Environnement

Environment

Umwelt

François Guéry

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2477>

DOI : 10.4000/leportique.2477

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 6 août 2010

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

François Guéry, « Environnement », *Le Portique* [En ligne], 25 | 2010, document 3, mis en ligne le 25 novembre 2012, consulté le 26 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2477> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.2477>

Ce document a été généré automatiquement le 26 mars 2021.

Tous droits réservés

Environnement

Environment

Umwelt

François Guéry

- 1 Puisque l'environnement est devenu, depuis plusieurs décennies, un terme politique, qui nomme un ministère émergent, appelé à l'origine « de l'environnement et du cadre de vie », il n'est pas possible de le contourner, sous prétexte qu'il manquerait de précision conceptuelle, de rigueur, de consistance : il faut affronter cette difficulté, et en faire la généalogie. Un retour aux sources terminologiques a dans de tels cas, valeur de prospective, puisqu'il permet d'en dessiner les contours et les potentialités, tant qu'il vaudra.
- 2 Sans doute, comme dans bien des cas, le terme est-il une traduction naïve, une transposition élémentaire de l'anglais « *environment* », plus usité, plus anciennement en usage au XX^e siècle qu'en français. Ce n'est pas la France qui a inauguré une pensée, ni une pratique « environnementales ».
- 3 Mais la généalogie du terme ne peut en rester là, puisque « *environment* » reprend un mot français plus ancien, tombé en désuétude, celui-là même qu'il faut revitaliser ici. La langue classique connaît le mot sous forme d'un verbe intransitif, « *environner* », au sens de « faire le tour », rayonner, parcourir des environs. Dans ce verbe, la racine est « *viron* », ou même « *giron* », puisqu'il s'agit d'une tournure grecque modifiée, *Gyros*, qui a donné le latin « *girare* », tourner, soit pour parcourir une courbe, soit pour faire un tour sur soi-même. Le français courant parle de « virée », ou de « faire un tour ».
- 4 Le *gyros*, le tour, forme la racine véritable de « environnement », faire un tour, ou bien, le tour. Cette racine désigne un comportement d'un sujet mobile, à partir d'un point fixe qui lui permet de rayonner, sans se détacher complètement de son centre de référence.
- 5 C'est donc cette notion, mobile, de « rayon » autour d'un point servant de référence, fixe par rapport à une circonférence, qui constitue le schème générateur de l'environnement comme notion actuelle, réactualisée. Cet « environnement » ne peut se passer d'un sujet, réel ou abstrait comme l'est une population, une collectivité

donnée. Ceux-ci, centrés sur un point ou un lieu qui leur sert de point de départ, tournent ou rayonnent dans une sphère abstraite ou disons, un cercle, formant une aire de déplacement sans perte de repère, avec retour possible au point de départ.

- 6 L'espace habité comporte donc une structure rayonnante, comme aire de déplacements par aller et retour, qui définit un « environnement » parcourable, défini par la mobilité définie des ses habitants au sein de cette aire. Ici, il faut insister sur le fait que l'environnement ne peut être une zone inhabitée et naturelle qui borderait les lieux de vie, sans en faire partie ; en tout cas ; une proximité est impliquée dans la notion, y compris si la zone dont on parle est située au-dessus ou au-dessous d'une surface bâtie : les parcours des hommes ne se limitent pas à des promenades en surface, mais comprennent tout autant des explorations du sous sol, ou des hauteurs, des espaces aériens, comme le montre l'exemple des interdictions de survoler les grandes villes par tel type d'avion, ou le terme même d'espace aérien qui va avec une délimitation d'un territoire.
- 7 On n'appelle pas « environnement », par contre, les espaces intersidéraux, l'éther, ni les magmas en fusion qu'on trouve au centre du globe terrestre, parce que ce ne sont pas des lieux parcourables ou praticables. La stratosphère est-elle notre environnement ? En ce sens qu'elle interagit avec les hommes par la circulation aérienne et par le « trou d'ozone » qui les met en péril, elle nous « touche » comme une proximité, c'est-à-dire qu'elle n'est pas hors de la sphère de nos pratiques, elle n'est pas un dehors inatteignable.
- 8 Autant dire, et c'est un résultat qui importe, que le rayon de nos actions est également le rayon en retour des actions qui nous concernent et nous touchent : En ce sens, elle implique la nature dans la sphère de la vie humaine, elle montre une connexion des deux, une appartenance de l'homme à elle, que l'artificialisation du « cadre de vie » pourrait faire oublier. La *tekne* n'efface pas la *physis*, mais s'y inscrit, pour reprendre ici une des thèses les plus fortes d'Aristote. L'environnement n'est pas proche des hommes dans l'absolu, il est dans une relation mutuelle d'accessibilité, d'interaction, de dépendance. Nos actions le modifient et ses états nous touchent, même si l'intention, l'action en vue de fins, règne chez nous et manque chez lui.
- 9 L'environnement apparaît comme la sphère des actions que nous effectuons ou qui nous concernent et nous affectent : Il n'est pas seulement celle de notre efficacité, comme l'indique le fait que nous le protégeons et que nous en ayons le souci, ce qui est l'objet même d'un « Ministère de l'environnement », qui l'a en charge au nom de ceux qui redoutent sa dégradation. Il a donc son pendant du côté d'équipements éventuellement offensifs pour lui, auxquels il est exposé ; mais comme nous les hommes, demeurons exposés à un environnement qui est la sphère de notre existence, ce qui l'offense a un effet menaçant sur nous, si bien que les équipements apparaissent, aux yeux de la démarche environnementale, comme une menace pour ceux mêmes qui les conçoivent, les mettent en œuvre et en profitent.
- 10 Il y a en réalité une affinité ou même, une gémellité entre ces deux notions politiquement chargées, environnement et équipement, qui ont donné toutes les deux leur appellation à des ministères, et parfois même ont enjambé leur domaine respectif. Un équipement, si on regarde du côté de l'étymologie (*skipment*, *shipment*), c'est un achèvement fonctionnel apporté à un support ou structure, ainsi d'une voile à hisser au mât, d'une barre, d'écoutes etc. Avec les équipements, la structure, ici un navire, peut prendre la mer et naviguer, car elle a les organes de ses fonctions, tandis que la coque

nue ne les a pas. Aussi, on équipe différenciellement des structures afin de les doter de qualités plus ou moins avancées, et on les dote également d'équipages aptes à mettre ces fonctions à l'œuvre.

- 11 C'est dans le domaine des ordinateurs que cette affinité des équipements et de l'environnement est la plus sensible. On a étudié dans les années soixante-dix l'environnement de travail, et en particulier, l'attention a été attirée sur les équipements de bureau : on en a amélioré l'ergonomie, l'agrément, la facilité d'utilisation, considérant que la rentabilité des équipements et la productivité du travail accompli par les équipes qui s'en servent étaient en rapport direct. Lorsque l'ordinateur a commencé à remplir des fonctions de bureau nombreuses et variées, classer, ranger, étiqueter, saisir, imprimer, etc., avec les « applications » correspondantes (logiciels de saisie ou de traitement de texte, de tableaux, de tracé, d'image, dossiers de rangement des documents créés, arborescences, etc.), le terme d'environnement de bureau (*desktop environment*) s'est imposé de lui-même, alors qu'il s'agissait aussi bien d'équipements fonctionnels, d'outils de création ou de traitement. En particulier, la marque à la pomme, MacIntosh ; s'est fait une renommée en créant une « métaphore de bureau », à la fois imagée, familière, et opératoire, car une icône représentant une corbeille à papier sert réellement à jeter les documents inutiles, que l'on peut accompagner de la main, avec la souris, du « bureau », l'écran, coloré ou décoré comme on l'entend, jusqu'à destination à l'intérieur de la fausse corbeille.
- 12 Si ces équipements méritent de s'appeler « environnement », n'est-ce pas pour leur rôle dans l'ambiance au travail, sa qualité, son agrément ? Mais cet accent mis sur le plaisir de travailler dans un environnement favorable, lié à des équipements commodes et facilitants, souligne combien l'homme (au travail) dépend du « cadre » qui l'entoure, soit, d'un environnement adéquat. La relation de l'homme à l'environnement est à double sens, il le parcourt, il se l'approprie, mais il en reçoit en retour des influences, il est sous sa dépendance psychique, son moral en dépend.
- 13 Le sens des efforts d'après 1968 dans l'entreprise était de prendre conscience de ce choc en retour lorsqu'il s'agissait de rentabiliser le travail, d'en augmenter la productivité, non par les méthodes contraignantes et quantitatives du taylorisme/fordisme, mais par celles qualitatives d'un jeu sur les facteurs plus internes du goût pour les tâches proposées, en relation avec un cadre global adapté.
- 14 Une pensée environnementale ne coïncide avec une pensée des équipements, ces prothèses des hommes agissants, que par l'insistance sur une appropriation du milieu environnant, mais elle la déborde lorsqu'il s'agit d'envisager le choc en retour, l'influence que le « milieu » exerce sur celui qui y vit. C'est une pensée particulièrement ancienne, si on considère qu'Aristote l'a largement préfigurée (en mieux) dans sa *Poétique* en particulier, traite de la peur comme anticipation imaginative d'un danger potentiel. Autour de nous, alentour, que ce soit dans le milieu interhumain ou dans un « environnement » plus naturel, règne une certaine incertitude quant à ce qui nous attend et peut nous menacer : c'est la contingence, le domaine de ce qui est ainsi, mais qui pourrait être ou devenir autre. La confiance ne peut régner. Seule une assurance ou un aplomb exceptionnel, peu compatible avec la vulnérabilité que chacun se reconnaît, dispenserait un homme d'avoir peur ou, tout au moins, de se méfier des dangers qui l'encerclent.
- 15 C'est une pensée de la proximité, et non de la présence. Les dangers qui menacent ne sont pas présents, car ils changeraient de nature pour devenir des difficultés repérées,

des obstacles. Ils ne sont pas pour autant absents, ni imaginaires au sens d'une invention sans fondement, car ils s'approchent de nous, ils demeurent dans cette zone intermédiaire où il leur est possible de se concrétiser et de fondre sur nous. Ils sont donc dans la sphère de l'environnement, qui n'est ni la proximité immédiate et visible, ni le lointain inaccessible et qui demeure inconnu. Le cas symétrique où cette sphère nous rassure, tient à ce que les dangers appréhendés sont ou semblent éloignés du fait d'une ambiance rassurante, calmante, ou d'un gage de protection dont nous avons cru bénéficier.

- 16 Dans l'environnement ainsi conçu, ce qui se joue, ce n'est pas tant une estimation rationnelle de l'imminence et de la gravité des dangers encourus, comme s'ils étaient des réalités objectives qui ne nous touchent en rien, mais un sentiment nécessairement subjectif des forces en présence, dont nous sommes seulement l'une des deux. Que ce soit « se sentir fort » ou le contraire, la menace fait qu'on « se sent », tandis que les adversaires de cette pensée, arc-boutés sur le pouvoir rassurant de la science dont ils se réclament, ont tendance à, selon une expression familière et éloquente, « ne plus se sentir ».

RÉSUMÉS

Both ancient and recent, both English and French in origin, this word has a wealth of meanings.

Das französische Wort „environnement“ (Umwelt) ist zugleich alt und neu, vom Englischen „environment“ und vom altfranzösischen „viron“ abgeleitet. Der Sinn beinhaltet diese verschiedene Schichten. Es spricht von unserem Wirkungs- und Ausstrahlungsbereich. Es ist der Hinweis und der Raum unseres Macht- und Unmachtgefühls. In einer Natur, die wir ausbeuten.

AUTEUR

FRANÇOIS GUÉRY

François Guéry, philosophe, ancien élève de l'École normale supérieure (rue d'Ulm), professeur émérite, il a été doyen de la Faculté de philosophie de l'Université Lyon-III, et producteur à France Culture (2002-2003). Il s'est engagé sur des problèmes de civilisation : la cause écologique, la cause des femmes, la question de l'architecture et de l'urbanité comme configuration d'un monde. Il a publié : *Le Corps productif*, éditions Mame, avec Didier Deleule, 1972 ; *Lou Salomé, génie de la vie*, éditions Calmann-Lévy, 1978, réédition éditions des femmes, 2007 ; *Mort du paysage*, volume collectif, éditions Champ Vallon, 1982 ; *L'Idée de la ville*, volume collectif, éditions Champ Vallon, 1985 ; *La Société industrielle et ses ennemis*, éditions Orban, 1989 ; *Maîtres et protecteurs de la nature*, codirection, éditions Champ Vallon, 1991 ; *Heidegger rediscuté*, éditions Descartes et Cie, 1995 ; *Descartes – Discours de la méthode. Commentaires*, Classiques Hachette, 1997, réédition 1999 ; *Nietzsche : Ainsi parla Zarathoustra*, Traduction de neuf chapitres du 2^e livre, commentaires, Ellipses, 1999 ; *Marx : Critique de la philosophie de l'État de Hegel*, traduction partielle et

commentaires, Ellipses, 2000 ; *La Politique de précaution, dialogue avec Corinne Lepage*, Paris, PUF, 2001 ; *Haine et destruction*, Ellipses, 2002.